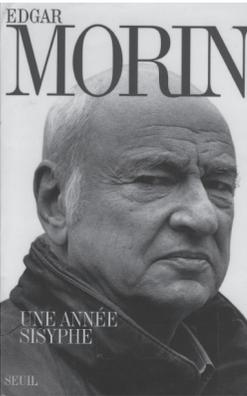


Francis Yaiche  
Maître de Conférences H.D.R  
Sorbonne Paris IV - Celsa



« En amour, l'être qui manque a sa réalité  
dans le manque à être »  
Félix Lacan, cité par E. Morin<sup>1</sup>

### Portrait d'Edgar en « Tonton...»<sup>2</sup>

Si vous avez lu les romans d'Albert Paraz (ce Louis-Ferdinand Céline du pseudo-polar hilarant, frère de plume de San Antonio), vous aurez une petite idée de ce que « M<sup>o</sup>ssieur Edgar Morin » aurait pu devenir si sa vie avait mal tourné, si sa « série » était devenue noire : un malfrat, un gros dur, un méchant (au grand cœur toutefois) qui vous fusille du regard et vous fait changer de trottoir.

Si vous ne les avez pas lus (c'est dommage pour vous<sup>3</sup> !), procurez-vous « Une année Sisyphes »<sup>4</sup> d'Edgar Morin et regardez attentivement la photo de « l'homme » (« Hombre!») en couverture<sup>5</sup>. Une photo en noir et blanc - à l'ancienne - avec un immense MORIN barrant un front immense, cinq lettres bâtons (« je vous dis M... ! »<sup>6</sup>) comme celles qu'on voit sur les frontons des édifices de la République française. Dans ce MORIN au lettrage élégant et fin, il y a du « LIBERTE-EGALITE-FRATERNITE ». Mais ce qui frappe<sup>7</sup>, c'est qu'il n'est pas sûr que ce front et ce crâne dégarnis soient « forcément » (« Ah, Marguerite ! ») ceux d'un intellectuel. Attention, un crâne peut en cacher un autre ! Et ce Morin qui vous toise d'un œil noir cache beaucoup de choses. Pas sur le plan intellectuel, ça non, là il nous dit tout ce qu'il sait, et il sait beaucoup, et on est content, mais sur le plan des sentiments et des émotions, des amis et des amours notamment. Il est comme ça Morin, pudique, taiseux...

Et pourtant, pour lui, le continent de l'amour et de l'amitié est le plus important de la vie. « Nos sociétés, écrit-il, constituent un formidable monde immergé plein de relations clandestines, amoureuses ou autres, où le désir érotique crée d'étranges communications entre les classes, où les réseaux de confiance et d'amitié sont décisifs<sup>8</sup> pour bien des décisions économiques. C'est grâce à cette part immergée que l'on se débrouille pour vivre dans un monde qui, sinon, serait invivable ». <sup>9</sup> Et il a raison.

Mais revenons à notre photo. Nul doute qu'en bon médiologue averti que les images ne sont nullement des certificats de réalité vous ne vous laisserez pas tromper par le côté pompéien de l'angle d'attaque du photographe, dans le genre « Je suis au-dessus de tout cela et je vous balance mon regard qui tue ». Certes il est en « je » Morin, en implication directe, (comme d'habitude, d'ailleurs, ce n'est pas le genre à se défilier, à fuir), il est même presque en provocation. Certes il a l'allure d'un gros dur de chez Audiard, avec le col de son flight relevé, le sourcil broussailleux et le regard ombrageux. Certes il y a du Lino Ventura chez ce catcheur de l'intelligence au cuir épais. Mais le cœur est énorme et il est même parfois au bord des larmes : à l'écoute d'une chanson de son enfance, à l'annonce de la disparition d'un ami, (d'un amour ou d'une amitié), au moment d'une dégustation d'un vin « racinien » ou d'une sincère « standing ovation ». (Vous voilà prévenus !) La difficulté pour ce chantré de la complexité est dans le dosage implication/indépendance : « Pas assez sensible, t'es une brute, philosophe-t-il, trop sensible, tu meurs ». <sup>10</sup>

Dans une autre vie, ce « mec » <sup>11</sup> sera peut-être gangster ! Vous ne me croyez pas ? Lisez donc cette confession : « Déjeuner à l'Elysée avec Hubert Védrine. Un garde me conduit à l'appartement de permanence. Je le suis et je fixe la crosse de son revolver qui pointe de l'étui. Réminiscence de films américains, je me vois saisir l'arme, lui braquer le canon sur le dos, l'obliger à me conduire (où ? Jusque chez le président ? <sup>12</sup>). Brusquement, je me dis que je peux devenir fou et faire effectivement cela (hier soir, j'ai vu « Cape Fear » sur Canal Plus) ». Qu'est-ce qui fait que Jean-Jacques Rousseau est devenu écrivain-philosophe et non resté horloger ? Qu'est-ce qui m'a fait devenir enseignant et non fondateur comme je l'espérais à quinze ans, à une époque où, dans ma banlieue, les filles préféraient les « gros bras » au destin romantique et ouvrieriste aux « premiers de la classe » femmelettes ? Qu'est-ce qui a fait qu'Edgar est devenu Morin puis intellectuel majeur du 20<sup>e</sup> siècle et non un mauvais garçon ? Qu'est-ce qui fait la réussite ou l'échec ? Et qu'est-ce qu'une vie réussie ?

### Portrait d'Edgar en « marcel » <sup>13</sup>

Brute ou sensible, il faut donc parfois choisir. Conduire un semi-remorque ou conduire un orchestre philharmonique, on peut aussi parfois hésiter sur la carrière... ou se contenter de devenir Directeur de recherches au CNRS. Morin a en effet échoué dans ses rêves d'enfant ! Il rêvait de devenir chef d'orchestre ou « conducteur de poids lourds à remorque sur les routes transcontinentales. Planant ! <sup>14</sup> », conclut-il.

Fermez donc maintenant les yeux et imaginez notre Edgar en « marcel ». Pas en Proust, non, ce rôle il le réserve à sa correctrice, Annie François. Lui, pour

le style, il est plutôt du « style »<sup>15</sup> Céline, Louis-Ferdinand, bien sûr, pas Hugues Aufray, encore que...

Donc imaginez notre Edgar, non pas en costume avec rosette, mais en maillot de corps, peut-être même « nid d'abeilles », à l'ancienne, suant comme tout bon chauffeur routier avant l'invention de la « clim », à son volant ou bien attablé dans un routier à se taper la cloche (activité pour laquelle il a un vrai don).

Montons donc sur le siège avant à côté d'Edgar, le « routier sympa ».<sup>16</sup> Pour parvenir là-haut, dans la cabine, c'est haut ! Une ascension ! Mais quel sentiment de domination du monde ! Ce camion est un navire, les plaines et les forêts sont des océans, comme dans le « Moby Dick » de Melville traduit par Jean Giono<sup>17</sup>, les voitures sont de petites embarcations à côté de ce « truck » surpuissant lancé sur les routes du monde, dans une « traversée des frontières »<sup>18</sup> épique.

Ce qui « enchante » dans cette vie de camionneur, c'est le voyage et le transport d'un point à un autre de produits espérés, c'est le mouvement perpétuel des norias de camions et des mécaniques, c'est la rencontre des pays, des langues, des cultures, des compagnons différents, presque apatrides à force d'être sur les routes. Dans la vie d'Edgar Morin sans cesse en partance (taxis-avions-trains), il y a du « On the road » de Jack Kerouac et du « On the road again » de Canned Heat, du « juif errant » qui sait où il va.

On taille la route, on est citoyen du monde. On passe et on est un « passeur ». Il y a de l'héroïsme dans ce métier singulier, ce métier qui suppose une certaine forme d'universalisme, une connaissance ouverte au monde des routes, des rouages et de la mécanique<sup>19</sup>. Et puis, le camionneur « habite partout et...ses ancêtres et ses proches ne savent pas où le trouver ».<sup>20</sup> Edgar Morin avoue souvent ne pas être mécontent qu'on ne le situe pas. Entre sociologie, philosophie, littérature et sciences, il est de nulle part et se situe donc partout.

Est-ce parce que certains intellectuels font de l'ouvriérisme qu'ils se rêvent routiers ou fondeurs ? Est-ce parce que c'est une « autre » manière de faire rêver les jeunes filles ? (l'autre étant de leur raconter des histoires ou de leur expliquer « brillamment » le monde et de le leur faire « briller »). Les yeux brillants des jeunes filles regardant le beau Edgar est sûrement (comme pour « ma pomme ») un aspect important de l'orientation de notre homme. La cabine du camion, c'est « la vie de la vie », « la connaissance de la connaissance », c'est le petit monticule sur lequel se juche le mâle dominant impala pour observer la savane et prévenir les siens des dangers.

En lisant Edgar Morin lisant puis écrivant sur ses lectures innombrables (des routes, des autoroutes, des chemins vicinaux de la connaissance), je pense à la signature des livres de la collection Folio : « Vous lirez loin ». Et puis celle-ci aussi, postérieure : « Folio : Avec vous, partout, tout le temps ». Avec Edgar vous lirez loin. Et ce n'est pas du roman de gare, c'est du lourd. Si je vous conseille d'emporter avec vous - partout et tout le temps - un « Morin », c'est que cet homme occupe la verticalité et l'horizontalité du monde, l'espace et le temps. Si le « Morin » était d'ailleurs un médicament, il ne serait pas un anti-dépresseur, ça non, mais un stimulant des « facultés » (intellectuelles et universitaires !). Voyager en sa compagnie stimule, rafraîchit, comme le brumisateuse des jours de chaleur lourde. Mais ne vous attendez pas à un discours de « ravi de la crèche ». Son émerveillement, son émotion face à la beauté du monde n'ont d'égal que son horreur devant les ravages et massacres dont l'homme est capable. Morin,

c'est parfois un Zinoviev des « Hauteurs béantes », un homme capable d'écrire ces définitions sans appel : « Le pessimiste dit : « ça ne peut pas aller plus mal ! », l'optimiste dit : « mais si, mais si ! »<sup>21</sup>

Edgar Morin nous calme à défaut de nous rassurer : « Nous sommes dans la préhistoire de l'esprit humain et dans l'âge de fer planétaire. Si on accepte ce point de départ, nous - pas notre génération mais l'espèce humaine - avons le monde devant nous. Nous avons toutes les possibilités ouvertes du futur, mais sans aucune promesse. (...) Nous devons renoncer au salut. Est-ce épouvantable ? Non, les Japonais, les Chinois vivent sans salut. Le bouddhisme aspire au néant. C'est la grande étape historique et anthropologique à accomplir : vivre en reconnaissant notre condition d'êtres humains, condamnés à la mort parce que nous sommes vivants, ignorant le pourquoi du cosmos et incertains de notre avenir ».<sup>22</sup>

L'autre métier dont le jeune Edgar rêvait, nous l'avons dit, est celui de chef d'orchestre. Une autre manière de conduire le monde et de « transporter ». Mais Karajan, Casadessus ou Masür<sup>23</sup> ? A chacun de voir et d'écouter. La métaphore est ici aussi éclairante sur sa vie/son œuvre. « On a tous une vision architecturale de la pensée, écrit-il, comme si elle avait besoin de pierres de base sur laquelle s'élèverait l'édifice. Cela, c'est le système. Moi je la vois beaucoup plus comme une musique, comme une symphonie qui se déroule dans le temps en prenant son propre élan sur soi-même ».<sup>24</sup>

La métaphore orchestrale, autrement utilisée par l'Ecole de Palo Alto pour passer d'une conception d'une communication linéaire et télégraphique à une communication systémique, renvoie bien sûr à la question de savoir « Comment organiser/faire jouer en harmonie toute cette complexité représentée par les musiciens d'un orchestre philharmonique » ? Comment - et qui peut - aujourd'hui faire fonctionner des instruments, des intérêts et des cultures aussi disparates ? C'est une question souvent posée par des spécialistes en « Ressources Humaines et en management. Il faut, répond l'un d'eux, Peter Drucker, toute l'intelligence, toute la sensibilité, tout le charisme d'un chef d'orchestre pour parvenir à ce miracle d'autorité sans autocratie mutilante. Edgar Morin s'était rêvé chef d'orchestre. A sa manière, il l'est devenu.

### Portrait d'Edgar en randonneur.

« Je ne suis plus le même à chaque époque de ma vie », constate-t-il<sup>25</sup>. C'est que la vie est effectivement semblable à une randonnée en montagne. Partis du fond de la vallée, d'un horizon sombre et borné, dotés d'une faible connaissance et compréhension du monde, nous nous élevons année après année vers les sommets que nous pouvons atteindre (et à chacun le sien, à chacun son niveau de GR !). Chaque nouveau virage nous donne l'occasion de découvrir un nouveau panorama, d'avoir un point de vue plus élevé sur le monde. Les « élèves » que nous ne cessons d'être s'élèvent ainsi de plus en plus haut, élèves-apprentis de la vie, élèves des écoles et des universités où s'institutionnalise cette bizarre mais aussi jubilatoire « schizie » identitaire. Chacun est ainsi mis, au cours de son existence, dans une « double-bind » permanente, une double-contrainte qui nous enjoint à devenir quelqu'un (quelqu'un d'autre bien sûr, « celui que nous voulons que tu deviennes ») tout en restant nous-même (« celui que tu es

et que nous aimons »).

Le chemin parcouru est là, derrière, il est long, accidenté, fatigant parfois, mais Edgar Morin ne cesse de marcher, de monter. Il a du souffle. « La vie, la vie, confie-t-il, je n'en reviens pas »<sup>26</sup>. Celui que vous voyez avancer là-bas, loin devant vous, c'est « le Mat, la plus fascinante et la plus inquiétante des arcanes majeurs du jeu de Tarot », prévient une bonne connaissance de l'homme (qui ne dément pas)<sup>27</sup>. « Le Mat n'a pas de numéro. Il se place donc hors-jeu, c'est-à-dire hors de la cité des hommes, hors les murs ». Pour les uns c'est un fou, pour les autres c'est un Maître. Mais le plus important est qu'il marche. Il n'erre pas, il avance.

### « Qui fuis-je ? »<sup>28</sup>

Dans Vidal<sup>29</sup>, il y a « vie »<sup>30</sup> et dans Morin, il y a « mort ». Ce trajet de la vie à la mort est-il un hasard, Edgar, ou une « née cécité »<sup>31</sup> ? J'avais envisagé dans un premier temps d'intituler cet article vaticinant « Le vif du sujet ou « Il est mort, hein, Edgar ? », tout à l'idée de travailler sur la problématique identitaire à l'œuvre dans nos sociétés où se multiplient les pseudos, les alias, et autres avatars, par la grâce (ou à cause) des outils de la modernité et singulièrement du Web 2.0, dit aussi « web collaboratif ». (Quel mot ! On pourra lui préférer « participatif »). Le cas « Morin » me semblait fournir un cadre intéressant à cette réflexion puisque nous avons là un homme, célèbre dans le monde entier et connu sous le « masque » de son identité fictive (ou secondaire si on préfère), ce patronyme emprunté à l'époque de la Résistance. « Il abandonne le patronyme Nahoum en entrant dans la Résistance, dès 18 ans, pour adopter celui de «Manin». Puis «Morin», après éraflures sémantiques dans le maquis », explique Emmanuel Poncet<sup>32</sup>.

J'avais envie de démontrer - une fois encore - que « la carte n'est pas le territoire, que le mot n'est pas la chose »<sup>33</sup> et que le nom n'est pas l'homme<sup>34</sup> mais une étiquette réductrice, et donc trompeuse, collée sur un contenant, un « individu-bouteille », au moins aussi riche qu'un bon vin concentrant toute la complexité biologique et historique du monde. Si dans le verre de beychevelle 86, aux reflets rubis, dégusté un soir par Edgar Morin et ses amis et analysé par l'astro-physicien Michel Cassé<sup>35</sup> on s'émerveille d'y découvrir le cosmos, alors que dire de l'homme...

Dans sa savoureuse autobiographie Guy Georgy<sup>36</sup> raconte que dans son Périgord natal, nul n'était désigné par son nom, lequel était inconnu de la plupart des enfants et ne venait à leur connaissance que lors de l'appel des élèves par les instituteurs de l'Ecole de la République. Chacun - et ceci n'est pas propre au Périgord car on retrouve cette coutume dans bien des pays, en Afrique, au Vietnam - était désigné par un surnom, voire un sobriquet souvent « fabriqué » par la commère à la langue bien pendue et au trait assassin. C'est ainsi qu'on tuait votre patronyme et vous faisait naître à une autre réalité, celle du regard des autres.

Puis j'ai eu dans l'idée d'écrire un article intitulé « En marge - et avec - Morin », article dans lequel j'aurais relevé toutes les correspondances entre lui et moi, mes développements personnels étant placés en notes de bas de page. « Lui et moi, nous aimons aimer », avait-il noté en parlant d'un ami<sup>37</sup>. Je m'y retrouvais. J'aurais ainsi écrit sur la trame souterraine et invisible de nos sociétés, écrit sur

nos origines communes<sup>38</sup>, sur nos goûts communs<sup>39</sup>, sur la surveillance constante de notre poids et de notre foie, sur notre appétit insatiable, sur nos excès et voluptés, enfin sur cette année 1994 où lui et moi passions sur le billard pour une coloscopie<sup>40</sup>. Une de ses phrases m'avait arrêté : « Souvent je remarque à quel point je me suis éloigné de mon passé. Ou plutôt celui-ci s'est fantomisé, est devenu impalpable, immatériel, incorporel, comme les ombres qu'Ulysse rencontrait aux Enfers ». <sup>41</sup> Je voulais en appeler à la théorie du moi exogène d'Erving Goffman<sup>42</sup>, à son articulation acteur/personnage pour montrer que nos identités sont le produit d'un spectacle, la résultante des regards des autres, parfois d'oracles parentaux et sociétaux<sup>43</sup>. J'avais en réserve l'anecdote d'un ami psychanalyste, consulté un jour par un homme à la belle réussite sociale, polytechnicien, (comme son père), mais ayant, à l'approche de la cinquantaine, le sentiment d'avoir gâché sa vie. Il voulait être un artiste (chanson connue) alors que son père l'avait contraint à faire l'X. « Son prénom, je te le donne en mille », m'avait dit mon ami psy. « Incroyable ! Il s'appelle « Félix ». Et moi de demander s'il avait une sœur prénommée Helena.

Je voulais aussi inviter en contrepoint la littérature avec le magnifique texte du romancier turc Orhan Pamuk<sup>44</sup> dans lequel le narrateur, Djelal Bey, journaliste célèbre, se voit soudain questionné par un lecteur anonyme : « Comment peut-on être soi-même ? » et le terrible « Avez-vous de la peine à être vous-même ? ».

Edgar Morin ne m'avait-il pas lancé : « Nous avons besoin de la littérature et nous devons prendre garde à ne pas nous enfermer dans les disciplines inhumaines que nous appelons « sciences humaines ». <sup>45</sup> ». Rien qui puisse me réjouir davantage.

Mais de tout cela je ne parlerai pas (pas vraiment en tout cas). Plusieurs raisons à cela : tout d'abord, au fur et à mesure que je concevais l'article, les notes de bas de page enflaient et devenaient plus importantes que le corps de l'article consacré à Edgar Morin. Ensuite, Nicole Lapierre avait consacré un livre à cette question toujours aussi brûlante du changement de nom<sup>46</sup>. Enfin parce que dans Vidal il y a « vie » et dans Morin il y a « mort ». Edgar Morin, le « consolateur » porte en lui/sur lui, par la vertu d'un nom d'emprunt ( !?), l'inconsolable perte de sa mère à l'âge de dix ans. Ce nom de scène saigne sans cesse et sa quête de « Terre-Patrie » est une quête de Mère partie trop tôt. « Luna », l'astre de sa vie.

« Edgar est l'enfant chéri et unique de Vidal et Luna Nahoum » dit sa bio de façon lapidaire.

« Qui fuis-je ? », interroge donc malicieusement Derrida. « Qui fuis-je ? » pourrait-on aussi demander à Edgar Morin ? Les importuns ? Moi-même ? Et encore, ces questions de Roland Topor : « A quel âge êtes-vous né ? », « Possédiez-vous un ordre de mission ? ». Le fils de juif de Salonique, né Nahoum, « converti » en résistant communiste Manin puis Morin, le 42<sup>ème</sup> patronyme porté en France avec 44.585 personnes. C'est aussi le premier nom porté en Mayenne ? <sup>47</sup>. Vous souvenez-vous Edgar de la première fois, de la première fois où vous avez été appelé « Morin » ? Sensation étrange non ? « Etrangers à nous-mêmes » disait Julia Kristeva en reprenant la formule de S. Freud. Sensation étrange comme la première fois sans doute où vous avez été appelé « Monsieur », « Papa », « Grand-père ». « C'est moi, ça ? » « C'est moi désormais, oui, sans doute, c'est-à-dire c'est moi et ce n'est pas moi pourtant, car je suis plus que cela... »

« Friand d'oxymorons théoriques, note Emmanuel Poncet<sup>48</sup>, Morin définit

néanmoins son enfance par des trous et des troubles identitaires intermittents: «J'étais un juif non juif, un non-juif juif.» Mais si Edgar a pu prendre ce nom de Morin en 1942, son ancêtre de 1492 (mêmes chiffres dans le désordre, quel clin d'œil !) ou de 1294, n'a-t-il pas pu prendre le nom de Nahoum pour une raison qui nous échappe ? Décidément, les mots et les noms fuient de partout. Donc l'histoire des ancêtres d'Edgar Morin n'est peut-être pas celle que nous croyons (et celle des miens également) et il faut cesser de l'importuner sur ses prises de position sur l'Etat d'Israël au prétexte que cela est inacceptable de la part d'un juif.

Et savez-vous qu'Edgar Morin est devenu à une époque - par la machine bureaucratique-militaire française - Morin Samatar Jonas Didier ?!<sup>49</sup> Savez-vous que le même Edgar Morin hésita entre plusieurs titres pour un de ses livres : « Que sais-je ? », « Qui suis-je ? », « Sais-je qui suis-je ? » et inversement...<sup>50</sup> Et on trouve aussi « Je ne suis pas des vôtres », « Je ne suis pas des autres », « Suis-je des vôtres ? »<sup>51</sup>.

Morin ? : « Français, méditerranéen, juif, universaliste, européen, laïc... , analyse-t-il. Ce sont ce que j'appelle mes identités concentriques. ». Anneaux, couches et sous-couches, niveaux, pelures d'oignon, quels que soient la métaphore ou l'échafaudage conceptuel utilisés (« le monde est un théâtre » d'E. Goffman par exemple), « la distance de soi-même à soi-même est plus grande que le rayon de l'univers » lui assure un jour un spécialiste de la physique quantique<sup>52</sup>.

### Portrait d'Edgar en résistant...

Edgar Morin note<sup>53</sup> qu'il faut « tenir compte de tout ce qui change un être en 50 ans ». Ainsi chaque individu est comparable à un « millefeuille » dont les différentes couches, les bonnes feuilles écrites, tiennent ensemble par la vertu de cette crème pâtissière qui donne du lien, de l'unité à ce qui pourrait n'être qu'un gâteau atomisé et friable. Ce millefeuille des tenants de l'interactionnisme symbolique est au fond la métaphore du « Unitas Multiplex »

On le sait, Edgar Morin s'engagea très tôt dans la Résistance. Puis ce fut sa vie d'Occupation en Allemagne, de Francfort à Heidelberg : Baden-Baden, Offenburg, Fribourg, Donaueschingen<sup>54</sup>. Hasard de l'Histoire il fut résistant dans le même réseau que François Mitterrand dont il défend en 1994 la sincérité quand celui-ci est attaqué, à la suite du livre de Pierre Péan<sup>55</sup>, par ses anciens amis qui sentent venir la fin du chef et sonnent l'hallali en condamnant sa fidélité à l'ami Bousquet.

Plus tard, à un autre niveau, Edgar Morin luttera contre l'atomisation et la parcellisation des savoirs, il résistera à la guerre des disciplines universitaires en repensant les sciences humaines dans la confrontation avec les sciences dites « exactes ». Conflit qui n'est pas sans risque. « Une fois de plus - écrit-il - mon livre tombe dans le trou entre littérature, philo, sciences sociales, et à ce trou n'est consacré aucune rubrique de livres<sup>56</sup> ».

Inter-pluri-multi-trans-disciplinarité, Edgar Morin se situe dans l'in-disciplinarité et cela est bien car il lutte ainsi contre la « crétinisation du bas (les médias) et contre celle du haut (les sommets universitaires), les Diafoirus et Trissotin de tout poil<sup>57</sup>. Edgar Morin c'est une œuvre protéiforme qui pense la complexité du réel en élaborant une connaissance qui comporte le « principe de sa propre connaissance », en élaborant non pas une théorie ou un système mais une « méthode », c'est-à-dire « un mode de pensée capable de répondre au défi de la complexité ».<sup>58</sup>

« Contrairement à une opinion commune, explique-t-il, le savoir ne progresse pas fondamentalement à l'intérieur d'une discipline. Les grandes idées naissent hors-discipline ou aux frontières. Ainsi Darwin était un amateur éclairé qui n'avait pas fait d'études universitaires et dont les voyages furent à l'origine de sa théorie de l'évolution. Wegener, qui n'était aucunement géologue regardait ce qu'il y a de plus global - la carte du monde - et en vint ainsi à la théorie de la dérive des continents. Bref, comme le dit Jacques Labeyrie, l'inventeur du carbone 14, aucun problème posé par une discipline donnée ne peut trouver de solution dans sa propre discipline. Plus important encore : les grands problèmes posés par les sciences ne peuvent être la propriété de chercheurs de laboratoire. L'honnête homme est capable d'intégrer et de discuter les idées fondamentales qui émergent d'une science<sup>59</sup> ».

Relier la science et les citoyens, tel est son projet.

On comprend qu'Edgar Morin ne se soit pas fait que des amis au sein de l'Université française dont la spécialité est d'avoir trop souvent développé une conception analytique des disciplines<sup>60</sup>. Et ce grand navigateur-découvreur<sup>61</sup> qu'est Edgar Morin confie encore : « Nous pouvons acquérir de nombreuses certitudes mais celles-ci sont un archipel sur un océan d'inconnu<sup>62</sup> ». Autrement dit et comme interrogeait Claude Nougaro dans sa chanson « Mai, Paris Mai » : « Est-ce nous qui tremblons ou la terre qui tremble ? » Comment - dans ces conditions - ne pas faire trembler (justement) ceux qui ont besoin de croire qu'ils sont sur une « terre ferme » et qui s'accrochent à leurs vérités comme des naufragés à leur mât pourtant déjà hors d'usage ? Comment ne pas remettre en cause ceux pour qui le monde est binaire comme il existe des petits-boutistes et des gros-boutistes, des trempistes et des non-trempistes<sup>63</sup>.

« Tout savoir comporte une part d'incertitude irrémédiable, d'aléa et de désordre, d'interactions et de rétroactions. La pensée complexe comporte la prise de conscience d'un inachèvement du savoir et, plus fondamentalement encore, d'une limitation des possibilités du cerveau et de l'esprit humains. J'ajoute que tout progrès de la connaissance nous révèle un mystère, une énigme (...) La pensée complexe est une pensée organisatrice qui s'efforce de lier à leurs articulations les diverses branches du savoir, tout en reconnaissant les inachèvements et les incertitudes<sup>64</sup> ».

Ce qui doit importer c'est le lien et même « the pattern which connects » pour reprendre le concept de Gregory Bateson, c'est-à-dire « la structure qui relie » les différents éléments entre eux, la compréhension du comment et pourquoi « ça » communique, du pourquoi il peut exister une dynamique cumulative et combinatoire des différents éléments - tant au niveau physique, biologique que sociétal - qui fait que l'on passe invariablement du simple au complexe, que l'on va toujours dans un même mouvement vers toujours plus de complexité, jusqu'à la saturation même d'un état donné, saturation d'informations qui permet de basculer dans un état supérieur-postérieur. « L'erreur la plus grande dit Edgar Morin, c'est d'isoler un objet par rapport à son environnement, d'isoler l'individu par rapport à la société, la croissance économique par rapport à l'environnement, un système par rapport à son éco-système<sup>65</sup> ».

...et en « non-résistant » !

Ce qui est étonnant pour cet observateur infatigable, c'est donc la vie, la vie comme elle va, comme elle pousse, comme elle bat, dans ses régularités et lois, dans ses irrégularités et secousses surtout. Car les choses sont imprévisibles la plupart du temps dit Edgar Morin. Cet homme qui aime la vie est par contre incapable de « résister » à certaines choses<sup>66</sup> : le hommou, les aubergines<sup>67</sup> (grillées, en beignets, en caviar, en melanzane...), le Pessac Léognan (90) ou le Château Latour, le ciel vu d'une chambre d'hôtel élevée, un bon film - *Fatale* de Louis Malle - et même un épisode de « Derrick » à la télé, un « Commissaire Moulin » ou un « Columbo », un bon match de foot...Ce bon vivant, se sent « de plus en plus à la fois mystique/rationnel/croyant/sceptique<sup>68</sup> ». Sa vie est « une émotion devant le mystère de l'existence <sup>69</sup>».

### Portrait d'Edgar en « pomme »

Il chante Edgar ! De l'opéra, bien sûr, mais il chantonne aussi des chansonnettes. Ecoutez-le chanter : « Ma pommeeee, c'est moaaaaa ; chuis plus heureux qu'un roi... ». Vous reconnaissez là, dans cette manière de parler de lui, une fantastique opération de dédoublement identitaire et de métempsychose. Morin réincarné, par la vertu de la chanson de Maurice Chevalier, non pas en animal, mais en fruit, celui des Beatles, de New York, d'Apple, celui du péché d'Adam et Eve.

Edgar s'appelle, parle à son chapeau ! Et il ne s'appelle pas « Edgar ! » quand il se parle, mais il s'appelle « ma pomme ! » (tiens, « pèle ma pomme ! »). Une façon de ne pas être tout seul tout en n'étant pas gêné toutefois par la concurrence. Une façon de « penser ailleurs<sup>70</sup> » et de penser d'ailleurs... Notez qu'il ne faut pas le prendre pour une poire ! Et à propos de solitude, attention à lui ! « Après chaque prix, je me sens déprimé<sup>71</sup> » écrit-il. Etre secret et paradoxal.

Il aurait pu chanter aussi Brassens : « Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage... »

Disons-le franchement, j'avais très envie de goûter à cette pomme dans un article d'hommage, mais le fruit est en haut de l'Arbre de la Connaissance et j'ai besoin d'une grande échelle pour l'atteindre !

Comme a pu dire un jour Jean-Luc Godard à propos d'un de ses commentaires sur un de ses films « Si vous m'avez compris, c'est que je me suis mal exprimé. »

### Notes

<sup>1</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphe*, Paris, Seuil, 1995.

<sup>2</sup> « Tonton flingueur » bien sûr, si on en croit la photo de John Foley choisie pour la couverture du journal de l'année 1994, « Une année Sysyphe », mais « Tonton » aussi car s'il n'est pas mon cousin (à vérifier) il est une sorte d'oncle, compte tenu de nos origines communes.

<sup>3</sup> Je vous conseille *Une Fille du tonnerre*, Le Sycomore, Paris, 1984.

<sup>4</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphe*, Paris, Seuil, 1995.

<sup>5</sup> En vous aidant au besoin de mon livre *Photos-Expressions*, Hachette, Paris, 1995.

<sup>6</sup> « Merci ! »

<sup>7</sup> « Mais ce qui frappe... » Ah les mots ! Ce pourrait être lui qui frappe ! Morin en boxeur !

<sup>8</sup> Encore des Sisyphe !

<sup>9</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, pp.273/274

<sup>10</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p.480

<sup>11</sup> Pourquoi une telle familiarité avec le Maître ? Parce que je suis avec lui « en famille et parce que j'ai avec lui « beaucoup d'affinités, un même sentiment vécu de poly-identité » Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, p.480

<sup>12</sup> Vous avez noté : pas de « p » majuscule à président.

<sup>13</sup> Un « marcel » est un maillot de corps sans manches porté par les travailleurs dans les années 40/50 puis devenu un vêtement « culte » chez les « fashion victims ».

<sup>14</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p.9

<sup>15</sup> Justement ! Anacoluthie et répétition voulues.

<sup>16</sup> Référence à cette ancienne et culte émission nocturne de RTL « Les routiers sont sympas » de Max Meynier.

<sup>17</sup> Cf aussi Giono Jean : *Pour saluer Melville*, Paris, La Pléiade, 1974.

<sup>18</sup> Vernant Jean-Pierre : *La traversée des frontières*, Paris, Seuil, La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, 2004.

<sup>19</sup> Cf l'intérêt d'Edgar Morin pour la biologie et pour tout ce qui explique le « Comment ça marche tout ça ! »

<sup>20</sup> Ce propos d'un Malgache, cité par Edgar Morin (*Une année Sisyphé*, p.19) est une métaphore situationnelle intéressante. Edgar Morin observe en effet p 431 que « une fois de plus mon livre tombe dans le trou, entre littérature, philo, sciences sociales et à ce trou n'est consacré aucune rubrique de livres ».

<sup>21</sup> Zinoviev Alexandre : *Les Hauteurs béantes*, Paris, L'Age d'homme, 1976.

<sup>22</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M. Colombani et E. Plenel.

<sup>23</sup> Je penche pour l'allemand de l'ex RDA Kurt Masür. Une même façon de diriger : engagée, parfois emportée et glorieuse, héroïque, romantique, « sudiste », eucharistique.

<sup>24</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M. Colombani et E. Plenel.

<sup>25</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p 154.

<sup>26</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p 67.

<sup>27</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p 169.

<sup>28</sup> Cette interrogation de J Derrida m'a toujours plu à cause de son presque palindrome de « juif » avec un cheveu sur la langue.

<sup>29</sup> Le père d'Edgar Morin s'appelait Vidal Nahoum (cf Vidal et les siens)

<sup>30</sup> Et dans Cracovie, il y a « Ô vie » ! Et à Cracovie, il y a le célèbre tableau de Léonard de Vinci, « La dame à l'hermine ». Une ressemblance, à n'en pas douter, avec l'adorable chatte d'Edwige et d'Edgar, « Herminette ».

<sup>31</sup> Jeu de mots de Richard Sünder cité par Edgar Morin dans *Une année Sisyphé*, p 154.

<sup>32</sup> « Libération », jeudi 13 mai 2004

<sup>33</sup> Comme le professe le père de la sémantique structurale Alfred Korzybsky.

<sup>34</sup> Affublé d'un nom à coucher dehors (Solidarité avec les « sans-logis » !), j'ai été sadisé dans mon enfance des années d'après-guerre par des enseignants - pas forcément tous anti-sémites - écorchant avec plaisir-douleur mon nom - pourtant si facile à prononcer pour un lecteur moyen. Pour un fils de juif (par son père et par son grand-père maternel) mais « goy » par sa mère et sa grand-mère maternelle - et donc élevé dans la religion catholique pure et dure, il y avait un sentiment d'injustice et une furieuse envie de m'appeler comme les autres, Martin donc (ou peut-être Morin ou Manin !). J'enviais mon grand-oncle maternel, Marcel Bloch, qui avait pu conserver le nom de son arme et devenir un glorieux Marcel Dassault. J'enviais presque notre médecin de famille qui avait changé son Cohen pour un « Colin » et même si à l'époque de « Salut les Copains », nous disions tous dans la cour de récréation « ça pue les colins » ! Plus tard, devenu enseignant, cent fois par an on me demandera : « Yaiche, c'est pas français, ça ! ça vient d'où ? ». Au fil des années, je construisis une réponse assortie d'une devinette et d'un vote: « Si, Yaiche c'est français, tout comme Poniatowski, Bérégovoy, Balladurian, Sarkozy... En fait, Yaiche signifie « Le hérisson en Polonais, c'est l'impératif du verbe « manger » en Russe, c'est « Qu'il vive » en Hébreu, c'est « Il y a » en Arabe, c'est « Je doute » en Chinois, c'est « Oui » en Anglo-auvergnat. Choisissez et dites-moi d'où je viens, qui je suis ». Le plus étonnant pour moi, mais aussi le plus réjouissant, est que les votes étaient assez bien partagés hormis quand même pour les deux dernières hypothèses (même si

je doute, je n'ai pas les yeux bridés et le chuintement auvergnat « Yes-che » est un peu gros).

<sup>35</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 231.

<sup>36</sup> Georgy Guy : *La folle avoine*, Paris, Flammarion, 1991.

<sup>37</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 131.

<sup>38</sup> Mes ancêtres, comme les siens, furent chassés d'Espagne en 1492.

<sup>39</sup> Les mezzés, le bon vin (le Pessac-Léognan !), l'amour et l'amitié, les standing ovations... « Je bois en parlant, je parle en buvant », confesse-t-il p.113 d'*Une année Sisyphé*. Moi aussi. « Je vide un verre plein et je plains un verre vide ».

<sup>40</sup> Mais la mienne se conclut par : « Bon, c'est un cancer. Il faut opérer. Vite ».

<sup>41</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 160.

<sup>42</sup> Goffman Erving : *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Tomes 1 et 2, *Minuit*, 1973.

<sup>43</sup> Cf les « Sylvie » et « Sylvain » analysés par F. Lacan comme étant souvent des enfants nés après une fausse couche.

<sup>44</sup> Pamuk Ohran : *Le Livre noir*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>45</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 128.

<sup>46</sup> Lapierre Nicole : *Changer de nom*, Paris, Stock, 1995.

<sup>47</sup> Par comparaison les Cortés ne sont que 4077 et figurent au 1406<sup>e</sup> rang. Et les Yaiche sont 200 et figurent au 51.445<sup>e</sup> rang !

<sup>48</sup> Poncet Emmanuel in « Libération » du 13 mai 2004.

<sup>49</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p.222

<sup>50</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 250.

<sup>51</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 207.

<sup>52</sup> Basarab Nicolescu in « Phréatique », cité par Edgar Morin dans *Une année Sisyphé*, p. 398.

<sup>53</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 93

<sup>54</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 83

<sup>55</sup> Pean Pierre : *Une Jeunesse française*, Paris, Fayard, 1994.

<sup>56</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 431.

<sup>57</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 190.

<sup>58</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M Colombani et E Plenel.

<sup>59</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M Colombani et E Plenel.

<sup>60</sup> C'est ainsi que vous devez choisir aujourd'hui votre « section universitaire », vous devez par exemple choisir entre « Sciences du langage » et « Sciences de l'information et de la communication » ; mais vous ne pouvez aucunement, si vous souhaitez être « qualifié », vous situer sur la polarité - pourtant naturelle - Communication et Langage.

<sup>61</sup> Boorstin Daniel : *Les Découvreurs*, Paris, Robert Laffont/Bouquins, 1988.

<sup>62</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M Colombani et E Plenel.

<sup>63</sup> Il s'agit de savoir si vous ouvrez votre œuf à la coque par le petit ou par le gros bout, si vous trempez ou non votre tartine dans votre bol du matin...

<sup>64</sup> « Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M Colombani et E Plenel.

<sup>65</sup> Le Monde » du mardi 26 novembre 1991. Entretien avec J.M Colombani et E Plenel.

<sup>66</sup> Je ne parlerai pas du sourire et des yeux de certaines personnes, nous ne nous connaissons pas suffisamment. Mais juste cette réponse faite par Edgar Morin à la question posée par le magazine *Marie-Claire* « Pourquoi aimez-vous les femmes ? » « Parce qu'elles sont mon mythe et ma réalité » (cité dans *Une année Sisyphé*, p. 338). On pourrait continuer avec quelques questions de Topor : « Avez-vous déjà vu des femmes ? » « A quelle distance voit-on le mieux une femme ? »

<sup>67</sup> Une seule fois seulement il fut saturé d'aubergines, ce fut le 27 novembre 1994. Mais cela ne dura pas, fort heureusement.

<sup>68</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 81.

<sup>69</sup> Thomas Isabelle : *Civilisation, culture et expérience d'intensité* in « Revue de psychologie de la motivation », cité par Morin, p. 81

<sup>70</sup> Lapierre Nicole : *Pensons ailleurs*, Paris, Stock, « Un ordre d'idées », 2004

<sup>71</sup> Morin Edgar : *Une année Sisyphé*, Paris, Seuil, 1995, p. 205.